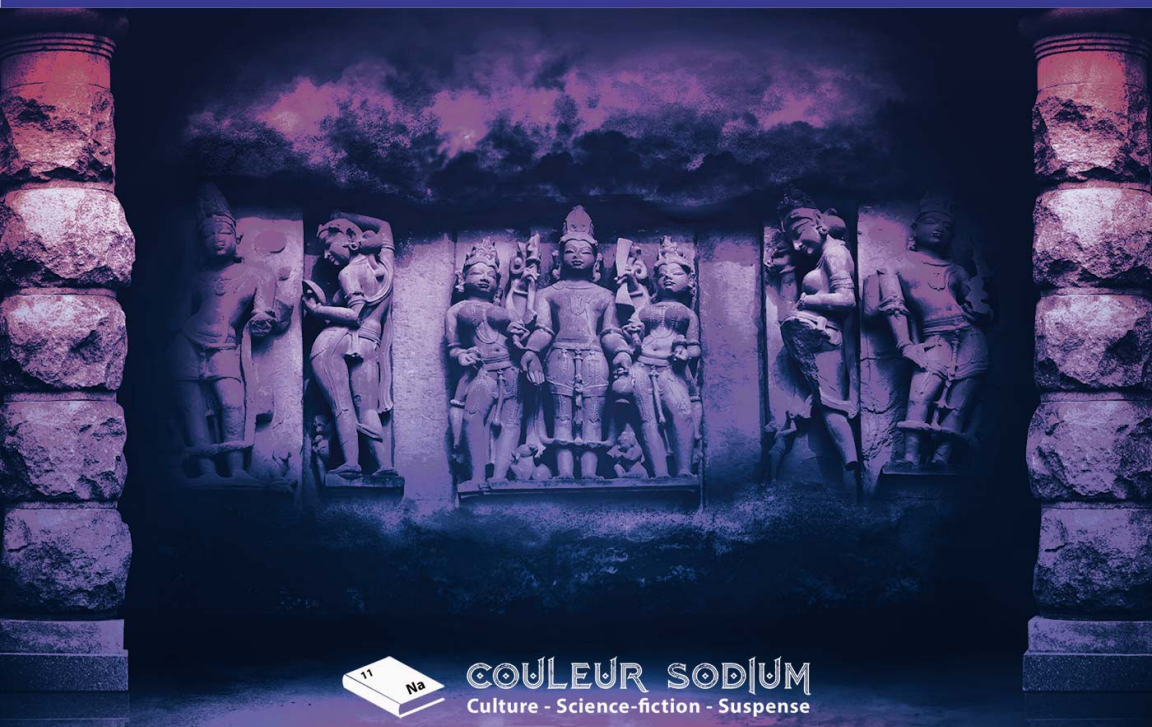


NICOLAS ANTONIUCCI

L'ARBRE DU KAMAS

SCIENCE-FICTION



COULEUR SODIUM
Culture - Science-fiction - Suspense

NICOLAS ANTONIUCCI

L'Arbre du Kamas

Libres d'écrire

© Nicolas Antonucci, 2013.
1ère édition : TDB Edition, 2008.

Édition imprimée et numérique
en partenariat avec *Libres d'écrire* (IS Edition)
www.is-edition.com

Couverture : IS Edition
Visuel de couverture : Nicolas Antonucci

ISBN (Livre) : 978-2-36845-226-4
ISBN (eBook) : 978-2-36845-227-1

DU MÊME AUTEUR

« *Les pages blanches et la Falaise de sol* »
Société des Écrivains, 2003.

« *Objets* »
Société des Écrivains, 2004.

« *Alpha Cha et le tatouage de Jade* »
Éditions Beaudelaire, 2010.

« *Meurtres dans un paysage qui n'est pas encore le nôtre* »
Éditions Kirographaires. 2012. Réédition Libres d'écrire,
2013.

« *Main basse sur le sixième continent* »
À paraître, 2013.

CHAPITRE I

La mort de Paula

Dehors, il fait nuit noire d'un automne particulièrement pluvieux. Mon appart se trouve au troisième étage d'un immeuble dans le centre de Paris. Ce soir, j'ai une insomnie grave et j'arpente de long en large mon salon, lumières éteintes, qui surplombe la rue de Rennes presque vide à cette heure. Je bois un whisky et fume un cigare italien âpre au goût, dangereux, buriné. Devant moi, une petite rue s'échappe à angle droit. Elle est presque noire hormis, un peu plus loin et en son milieu, les lumières d'un bar qui est encore ouvert à cette heure tardive. Leurs couleurs se mélangent et se reflètent au centre de la chaussée mouillée et très noire, avec une rare intensité. Deux taches jaunes et presque circulaires, violentes, lumineuses comme des soleils, dessinent les premiers pas de cette allée de lumière. Elles sont suivies par la surface large et rouge comme un drap de lit mouillé de sang et déchiquetées, que jette la lumière de l'enseigne. Quelques lettres blanches se détachent du rouge et nous donnent le nom, son nom.

Ce bar s'appelle Pégase.

Cheval ailé des poètes enfanté par Méduse sur son lit de mort. Je reste longtemps en contemplation devant ce paysage électrique et féérique. Ce ne fut pourtant que lorsque la couleur verte de l'enseigne, en saillie de façade, sur laquelle est dessiné un cheval qui caracole et vole, est apparue collée au rouge, que j'ai ressenti le besoin de descendre dans la rue. Pégase m'a nommé, pour que je le chevauche dans cette nuit.

Les couleurs.

C'est important les couleurs, mais parfois elles vous agressent, elles vous blessent. Un jour, que je zonais dans un coin perdu d'une province de France et alors que j'arrivais au cœur d'un village, j'ai aperçu, au détour d'une ruelle, une église construite en pierre grise, presque noire.

Devant moi, sa façade se dresse ouvragée et intemporelle, tel un mur sacré et percé de mille signes oubliés. En dessous de deux larges fenêtres jumelles, aux encadrements en pierre sculptés et garnies de vitraux, qui de dehors semblent gris, se trouve un portail de bois dont la petite porte qui en occupe le centre est entrouverte. Je me glisse silencieusement à l'intérieur. Dans la pénombre, les vitraux crachent leur vraie couleur, dans une pluie de taches bleues, dont les gouttes colorent le sol de pierre. Elles semblent le faire avec une matière épaisse, comme de la gouache, à un tel point que j'ai ressenti le besoin de vérifier que c'était bien les deux vitraux qui éclairaient et j'ai interposé mon pied entre le rayon de lumière et la pierre. La couleur a disparu du sol, mais elle n'a pas coloré mon pied, comme si je ne comptais pas, comme si j'étais de trop dans mon habit fragile d'homme et de chair face à cette éternité.

Je finis mon verre « cul sec », attrape mon imper gris et mon chapeau et, claquant la porte derrière moi, descends par l'escalier de bois ombilical et verni qui me conduit dans la nuit de ma ville.

Je m'appelle Paul.

Je suis détective privé, écrivain et amateur.

Amateur d'amour surtout, aussi de mort et de haine.

Journaliste sans journal.

J'exerce mon métier comme si je jouais perpétuellement dans un vieux film en noir et blanc.

Ce qui m'intéresse dans ce foutu boulot, c'est l'alcool, les filles et la vérité. De belles filles avec des beaux culs, si possible. Des vérités, belles et surprenantes, qui vous rentrent dedans comme un manège de foire, avec la même outrance, la même folie. Je suis amateur de démesure.

Je ne fais pas de politique.

J'aime la vérité.

Mon rêve, c'est d'être poète.

Difficile, car ça ne s'apprend pas. La poésie n'existe pas à l'école, sauf parfois celle des autres, celle des poètes morts. Jules Ferry s'en foutait, il avait d'autres chats à fouetter.

On devient un jour poète, on ne sait pas pourquoi. Cela vous tombe dessus d'un seul regard, d'une seule odeur, d'un seul infiniment beau.

Cela vous assomme d'un coup.

Aussi je suis un émule de Bogart, surtout à cause de Lauren Bacall que souvent il côtoie. Je me prends pour Hercule Poirot, le héros, suranné mais éternel, d'Agatha Christie. J'ai acquis une notoriété de détective privé suite à une ou deux histoires que j'ai élucidées, sans vraiment le chercher. Je les avais racontées dans un journal spécialisé, une feuille de chou qui traite d'affaires policières. J'ai des intuitions, des flashes, une drôle de manière de vivre certains événements. Ils ont toujours un rapport avec le sacré, du moins, c'est ce que je pense.

Quoi de plus sacré que la mort, si ce n'est la vie ?

Un exemple. Il y a quinze jours de cela, j'ai été invité, dans la même journée, à deux mariages. Les cérémonies se déroulaient en province, à seulement quelques kilomètres l'une de l'autre. Les deux couples ne se connaissaient pas. Ils n'avaient rien à voir entre eux et les invités non plus. En fait, je ne comptais pas

y aller non plus mais je me suis rendu, par obligation, dans ce petit coin de France, cette même journée, et j'ai vécu ces mariages à ma manière. Peu de temps avant de prendre ma voiture pour m'y rendre, j'ai remarqué un pigeon. Il se tenait devant moi, ostensiblement droit, violemment blanc, comme s'il avait vêtu une robe de mariée. Plus tard, alors que je traversais, en voiture, des champs de blé gorgés de soleil qui envahissaient l'horizon, juste entrecoupés de bosquets d'arbres verts, j'ai croisé deux poules faisanes qui, paresseusement, se sont envolées devant moi.

Ensuite, un peu plus loin, deux perdreaux se sont montrés et enfuis. Pour moi, cela ne fait aucun doute, c'est la valeur sacrée de ces deux mariages qui exhalait sa force dans ce paysage.

Image de paradis.

Preuve de l'existence du paradis.

La mort.

J'ai assisté à un enterrement. Le mort était allongé dans ses habits d'apparats sur une table de pin verni. Son visage semblait être constitué de cire très blanche. Ses petites filles pleuraient devant lui. Elles étaient, à cet instant, belles, très belles, aussi belles que des corbeilles de fleurs, alors que dans la vie de tous les jours, elles étaient d'aspect ordinaire. La présence de la mort les a embellies en hommage au défunt qu'elles aimaient, beauté que la vie lui offre.

Il faut des fleurs, de la beauté, pour accompagner la mort de l'homme. J'arrive dans ma rue. Une bouffée d'air humide me frappe le visage. Je jette mon cigare Toscan, dont une des extrémités est déjà humidifiée par ma salive, mélangée à sa nicotine, sur le trottoir luisant.

L'autre bout rougeoie un instant sous sa cendre gris clair, subtile porte vers l'enfer. Il agonise et enfin s'éteint sous les pleurs de la nuit.

Flash.

Je rencontre Éros le puissant, c'est un chien Doberman qui traverse lentement la place Montparnasse. Ses muscles frémissent sous sa peau, sous son pelage marron, quasi noir. Il semble en forme et l'on pourrait presque voir sa gueule carrée sourire.

Aussi, l'éclat de ses crocs blancs.

Il traîne derrière lui deux jeunes filles, deux minettes aux jeans bleus collés sur leurs fesses nues, qui avancent, en flânant, le long des vitrines qui bordent la place. Je lis, sur les ceintures bleues des jolies filles, deux inscriptions incitatives écrites en minuscules lettres en forme de bâtonnets blancs. La première sur celle de gauche, dont les hanches ondulent comme des flammes, est « Sexe ». La seconde, sur celle de droite, dont les hanches ondulent aussi, est « Soleil ».

C'est un couple bizarre à la gloire d'Éros, couple de passion, de feu.

Le feu.

Je marche maintenant dans la nuit. J'arrive à un carrefour où les gyrophares des camions de pompiers et voitures d'agents de police mélangés, stationnés en quinconce et n'importe comment, agressent la tranquillité de la nuit. Une canalisation de gaz a pété, enfin probablement. Le feu a soudain illuminé la nuit.

Les voitures de pompier sont aussi belles que des jouets d'enfants neufs, clinquants. Ballets de lumière d'où se détachent les ombres furtives et noires d'hommes en uniforme.

Orage. Il tonne. Un éclair brise, déchire la nuit, montre la lumière derrière le noir, peut-être l'espoir.

Dieu a encore frappé du poing sur la table. Cela tourne mal.

Drôle d'époque.

Des façades noires de l'immeuble sortent des flammes rouge orangé, gorgées de fumées noires, qui brûlent sauvagement son cœur.

Cet incendie est un crime. Il est signé, comme aurait pu le faire Zorro.

Justicier imaginaire pour les cœurs d'adolescents.

Le tueur a laissé sa marque sur le trottoir.

Il l'a tracée avec une bombe de couleur rouge.

Sang et feu.

C'est un tague que les flammes lèchent et éclairent.

Il représente un oiseau.

Il vole.

Au pied de l'immeuble, il y a un bar, un bar de nuit. On y rentre par une porte circulaire, façon chinoise, noire et luisante de mille étoiles, mille rêves. Une porte comme ça, il y en a une dans la cité interdite de Pékin et cela, depuis si longtemps. Elle représente la lune et ses mystères, ainsi la nomme-t-on. Ici, ce serait plutôt le mystère de l'amour éphémère, juste le temps d'une nuit, du trajet de cet astre dans une nuit et qui, après, s'enfuit comme un amant alors coupable.

Le bar s'appelle Icare.

Icare a brûlé, ce n'est pas une nouveauté.

Son soleil l'a jeté dans la fournaise de l'enfer.

Avec ses barmans musclés et entraîneuses exotiques, aux jolis minois et fesses de toutes les couleurs, qui deviennent chaque soir les diabolotins fragiles, éphémères, du monde d'en bas.

Vampires que seule l'aube endort.

Je connaissais Paula, une grande fille brune qui, souvent, la nuit, hante ce bar. Avant de s'y échouer le soir, elle vend des sacs à main dans une boutique de Saint-Germain-des-Prés. C'est à cet endroit que je l'ai remarquée pour la première fois. C'était lors d'une soirée d'automne noire et fraîche. Les arbres de l'avenue déjà dégageaient, à l'entrée de la nuit, leurs parfums âcres, naturels, originels, terreux, obligatoires. Le décor de la boutique, blanc comme de la neige vierge, immaculée, contrastait avec les sacs élégants, de cuir noir, qui étaient exposés sur des étagères de verre, comme s'ils étaient suspendus dans les airs.

Un air glacé comme un bonbon mentholé, frais et chaud à la fois, sucré pourtant. Paula, fille du sud aux cheveux noirs, habillée de noir, tee-shirt moulé et jean serré aux fesses, circule dans la boutique au décor de paradis, emblème digne, élégant drapeau, de ces produits de luxe.

Aussi, elle vend son image, la beauté, la jeunesse de son corps, affiche vivante d'un éphémère magazine de mode.

Un homme est mort dans cet incendie.

On m'a dit aussi que Paula avait disparu. L'homme est un Allemand, certainement un touriste paumé qui s'est réchauffé un instant dans ce paradis imaginaire, plutôt artificiel. Il a ouvert la porte ronde et est entré dans le noir de la salle peuplée des seules ombres de longues filles noires ou chinoises, comme s'il venait de traverser un mystérieux horizon, franchir la porte de ses rêves, comme un marin désœuvré le ferait. Sa voiture est restée en rade dans la rue d'à côté, triste corbillard. Pas pour

longtemps car les flics l'ont repérée et évacuée. Ils ont ouvert la voiture et trouvé des trucs dedans. Des objets, certains classiques comme un paquet de cigarettes blondes, aussi blondes qu'une Allemande ou de la choucroute, une boîte entamée de préservatifs et d'autres plus difficiles, dangereux, comme un revolver.

Un bon vieux revolver au canon rond, à barillet et à l'acier froid et huileux.

L'acier est une matière morte, plus morte que la pierre qui rayonne, car elle a été façonnée par la nature et non par les hommes.

Elle a sa place, dans le discours originel de Dieu.

Discours basique où, de la matière morte jaillit la vie. J'imagine que de l'ombre circulaire, profonde, mystérieuse de sa gueule, sort parfois un chien de l'enfer qui vous croque. Un revolver datant de la dernière guerre, mais solide, bien fabriqué pour tuer.

Je sais de quoi je parle, j'en ai déjà regardé un dans les yeux, dans son œil de cyclope. De l'autre côté, se tient un homme, un dur, qui le brandit bras tendu devant moi. Un grand brun aux cheveux frisés, casquette et baskets aux pieds, anonymes.

L'ombre d'où peut jaillir la mort vous hypnotise, comme un serpent le fait avec sa proie. Le temps alors s'arrête et l'on n'a aucune chance de se réveiller, si le mec tire. Celui-là ne voulait pas me tuer, c'est une chance pour moi, sinon il l'aurait fait. Je n'en doute pas. Si son patron l'avait sifflé, il m'aurait exécuté rapidement, professionnellement, sans aucun remords.

Comme s'il tirait un lapin.

Comment j'ai su pour le flingue de l'Allemand ?

C'est tout simple.

Mon client est propriétaire du bar. Il s'appelle Shar et m'a mandaté pour suivre l'enquête et puis, aussi, j'ai mes entrées dans le commissariat de mon quartier.

Les flics m'ont raconté. L'Allemand était un tueur, un mafieux de la pire espèce. Un homme de main au service de la drogue et du sexe. Il a été plusieurs fois condamné dans toute l'Europe.

Qu'est-il venu faire dans cette chambre où il s'est échoué comme un vieux tronc le ferait sur une plage, poussé par la marée ? Il est mort asphyxié, après avoir été assommé par une bouteille de champagne, cuvée dom Pérignon et ce n'est pas une consolation, par la fumée noire de l'incendie. L'alcool s'est accroché aux rideaux qui se sont enflammés au contact d'une cigarette allumée, jetée là. Est-ce Paula la responsable ?

Aujourd'hui, j'ai un rendez-vous avec une Chinoise dans un petit bistrot de la périphérie de Paris. Une banlieue, un peu pourrie, mais sympa quand même, si on sait la regarder.

C'est pour le boulot.

J'ai garé ma voiture, une Japonaise, dans une petite rue tranquille. Je termine mon repas. Sobre, avec un plat du jour, du lapin chasseur quand même, de l'eau plate et une Chinoise aux beaux yeux en prime. Des yeux qui pleurent pourtant, race oblige.

Nous avons mangé dans un restaurant japonais à la déco très blanche. Les murs de pierre et le plafond sont peints en blanc et, se tenant assis devant le comptoir, se trouvent deux femmes avec le visage maquillé de blanc, telles des geishas antiques, qui, les lèvres peintes de rouge, semblent attendre, les reins cambrés. L'odeur de la pièce est celle, très prenant, du poisson frais. La serveuse, vêtue d'un tablier blanc, est une jeune Japonaise qui prend son rôle très au sérieux car lorsque je lui demande

pourquoi le saumon cru est de couleur plus claire que d'habitude, elle me montre son ventre comme si elle parlait du poisson. Les morceaux sont arrachés au ventre du saumon, semble-t-elle dire. Je remarque alors que ses oreilles sont plus longues que la normale, elles sont longues et collées sur le haut de sa tête, et je trouve que cette fille ressemble effectivement à un poisson, digne femme virtuelle d'un acteur, homme poisson dans un célèbre film américain de fiction. Peut-être même vient-elle d'Atlantide et serait vraiment une femme poisson ?

Le Japon, après tout, est un panel d'îles qui constituent peut-être, tel un iceberg, la face émergée de l'Atlantide. Jamais, probablement, ce pays n'a été plus proche de Paris que dans ce restaurant.

Ensuite, je retourne à ma voiture. Un de ses pneus est crevé, c'est le mien, celui du conducteur. La chinoise est repartie dans sa vie. Je lève les yeux et remarque que je suis garé devant un bar. Il s'appelle la Licorne, c'est étrange. Heureusement ma voiture est une japonaise, petit format, elle lève la cuisse rapidement, du moins facilement, légèrement. Elle a de beaux pneus, de belles jantes. De beaux yeux aussi, enfin des phares puissants. Je change facilement le pneu percé et je repars. J'ai revu la fille la semaine suivante, je devais la conduire à une réunion de travail, où nous étions tous les deux conviés. Je lui avais donné rendez-vous en bas de chez moi et à son arrivée nous sommes allés boire un café et un jus d'orange sur le zinc avant de rejoindre ma voiture. Je savais que, la veille au soir, elle était sortie et je lui ai demandé si elle avait quand même bien dormi.

Elle m'a répondu :

— Parfaitement, comme un petit cochon.

Ma voiture était garée dans une petite rue tranquille, derrière une église aux murs de pierre jaune. Je n'ai pas eu de chance, un

imbécile a arraché un des rétros de ma japonaise. C'est celui du conducteur, le mien. Il gît brisé par terre. De jolis rétros, plats et larges comme des oreilles d'éléphants, dit-elle, car, pour cette fille d'Asie, les animaux, par leurs forces, leurs puissances, illustrent la totalité du monde des hommes. Ses actions, ses créations, même ses sentiments. Ses architectures, ses littératures.

Je me suis demandé si cette fille ne portait pas malheur à ma voiture. Ce n'est pas grave, nous avons laissé la voiture et pris le métro, parcourant un instant ensemble le ventre de Paris. Je croise deux égoutiers affairés à soulever une lourde plaque d'égout circulaire, qu'ils ont posée verticalement face à moi. Elle est esthétiquement superbe, comme gravée de hiéroglyphes égyptiens. Il nous faut trouver un Champollion moderne qui pourra déchiffrer ce langage de bronze. Il nous donnera accès aux mystères de la terre, probablement à l'esprit de l'homme aussi.

J'ai ouvert ce matin mon e-mail pour consulter mon courrier électronique. Le message de Shar était là, précédé d'un sigle qui représente un cheval noir qui hennit. Il se cabre et dresse ses pattes de devant, qu'il agite.

C'est sa signature.

Cet homme est propriétaire d'une chaîne de bars et d'hôtels qui portent tous des noms de chevaux.

Il me convoque dans son ranch de Sologne. Je décide de m'y rendre en voiture. J'emprunte les petites routes qui descendent vers la Loire, pays de châteaux, d'eaux stagnantes, de forêts aux bonnes odeurs de fougères, de pins et de champignons, aux sols sableux secs et légers.

Terre de bruyère éventrée par des sangliers solitaires, invisibles comme des fantômes, des génies puissants de la forêt.

Je me perds un instant dans les dédales de la France profonde, croise des biches apeurées qui peuplent les ombres des lisières de la forêt.

Je suis remis dans le droit chemin par un vieil homme. Il se tient debout, immobile, un vélo dans la main. Sa casquette de magicien est posée en oblique sur son crâne, vers ses yeux.

Je me dirige vers la direction de son regard, de la visièrre. Je ne me suis pas trompé, j'arrive, peu de temps après, devant chez Shar.

En Italie, le regard sur l'étranger est plus fellinien, les particularités, monstruosités du corps, accompagnent souvent la force de l'esprit, comme une grâce de dieu. Je n'ai jamais été au Japon, mais je suis certain que les corps massifs des Sumos encombrent le paysage social et symbolique, culturellement symbolique, de ce pays.

J'arrête ma voiture devant le portail de bois du ranch, il est orné de fers à cheval qui sont cloutés sur ses planches.

Shar, le mystérieux.

Shar, le superstitieux.

Son ranch s'appelle le « Centaure ».

J'ai alors vu Shar, pour la première fois. Il déboule, monté sur son cheval noir aux genoux cagneux, au museau fumeux et baveux, d'un chemin creux qui traverse la forêt de pins et débouche devant sa maison. L'homme et la bête semblent s'être fondus en une seule créature, comme le légendaire Centaure. La face du cheval a perdu ses poils et laisse apparaître sa peau nue, comme le visage d'un homme. C'est un homme brun à la gueule carrée, aux épaules larges, au regard dur. Ses cheveux drus sont noirs, aussi noirs que le pelage de son cheval. On sent qu'il existe une parfaite osmose, une complicité, entre l'homme

et la bête. Ses yeux sont bleu clair. Il se dégage de ce couple, homme et bête, une force magique.

Je les suis dans l'écurie de briques rouges, aux odeurs de sueur et de paille mélangées, dans laquelle il entre avec Diable, son cheval noir. Il l'abandonne après l'avoir dessellé et brossé amoureusement. Il m'entraîne chez lui et je l'attends un instant dans le salon de sa maison pendant qu'il cherche, dans son bureau, quelques papiers pour ses rendez-vous de fin de journée. J'aime, par profession, regarder à l'intérieur des maisons, aussi, par curiosité, je suis un peu voyeur. Leurs objets reflètent le vécu des hommes qui les habitent, leur passé, leur présent, voire leur avenir. Peut-être même plus que cela, car ils montrent parfois leur âme et tant de choses que ceux-ci ne voient plus par habitude, amnésie souvent volontaire. L'ambiance générale de la pièce est sobre et moderne, avec un dallage en pierre noir et blanc au sol, des poutres en chêne blond au plafond et des meubles en bois sur lesquels sont posées des sculptures, qui me semblent antiques. Quelques vitrines, fermées à clef, paraissent contenir des trucs plus petits, plus précieux. Les murs sont enduits avec de la chaux et décorés de toiles de maître. Je profite du départ de Shar pour sortir un appareil photo de ma poche, un mini-Canon, et faire une série de clichés panoramiques, en faisant bien attention de ne rien oublier, pas le moindre grain de poussière.

J'étudierai ces photos plus tard.

Il revient peu de temps après et nous nous rendons alors à l'Hippocampe, c'est un bar que possède Shar. Il me demande de prendre ma voiture. Il va me rejoindre avec la sienne car, plus tard dans l'après-midi, il doit se rendre à d'autres rendez-vous pas très loin de là. Je roule tranquillement vers l'Hippocampe lorsqu'une voiture arrive à toute vitesse derrière moi. C'est une vieille voiture blanche, anguleuse, une Américaine de « race »

Ford. Sur son capot, un peu au-dessus de la plaque d'immatriculation, est fixée une sculpture d'acier, en bas-relief.

Elle représente un cheval qui court, crinière et queue au vent.

Je vois le conducteur, c'est Shar.

Il me double.

Je remarque sur le coffre, inscrit en lettres d'argent avec une calligraphie rétro, le nom de la voiture.

C'est une Mustang.

Légendaire cheval de cow-boy, légendaire auto de cow-boy aussi, qui traverse les vastes plaines d'Amérique, saturées d'autoroutes et de stations à essence, de fantômes d'Indiens disparus, de carcasses de bisons, exterminés aussi.

Voiture de collection, pour amateur de liberté.

Amateur de souvenir.

Tel est Shar.

C'est un passionné, un amoureux, un James Dean vieillissant, du cœur profond de la France, un vieux pays, mais qui reste un des ferments de la civilisation moderne. L'Hippocampe est construit au bord d'un étang aux eaux troubles et vertes, peuplé de tanches dorées et de grenouilles sonores. Notre arrivée dérange une vipère brune, au crâne triangulaire, épais, têtue, qui se chauffe au soleil sur une pierre plate et blanche. Elle plonge dans l'eau chaude où elle disparaît, avant de réapparaître un peu plus loin. Sa tête dressée déchire alors l'eau verte et huileuse, comme un périscope, elle est prête à cracher son orgueil, son venin sur l'ennemi. Nous nous installons tous les deux sur la terrasse du café, autour d'une table en bois circulaire et peinte en blanc, recouverte par une tonnelle en fer qui porte une glycine centenaire, aux fleurs qui coulent en grappes blanches.

Elle projette une ombre épaisse et crache des myriades d'insectes volants, bourdonnants, autour de nous. Shar alors se met à me parler des raisons pour lesquelles il m'a demandé de venir :

— Je suis patron d'une chaîne de restaurants, bars et boîtes de nuit, qui s'appelle le Haras. Mes établissements portent tous le nom d'un cheval prestigieux qui surgit d'une mythologie, de toutes les mythologies, des légendes, parfois des romans, même des romans populaires. Ceux qui font pleurer. Pégase, Centaure, Licorne se bousculent, cavalent ensemble dans mes rêves, Crin blanc aussi. Aussi, dans mon entreprise, et déjà depuis quelques semaines, une série de problèmes tels que des incendies, des disparitions, voire des meurtres sont apparus dans mes établissements, comme si un destin tragique s'acharnait contre moi. Il y a deux jours, j'ai reçu un e-mail provocant, juste signé par une bande dessinée. On y voit un serpent vert s'avancer, en ondulant, vers une grenouille noire qui sautille en s'enfuyant et qu'ensuite il avale. Immédiatement après, arrive sur l'écran un damier de jeu d'échecs, aux cases alternées de noir et de blanc. La partie est déjà commencée et toutes les pièces d'un des joueurs sont marquées par un fer à cheval qui est gravé sur son socle. J'ai compris qu'elles représentaient mon entreprise. Je suis le roi, le roi blanc. Je suis attaqué par un roi obscur, le roi noir. Un roi anonyme. Empereur de l'enfer. Déjà deux de mes pièces sont tombées, un cheval et un pion gisent hors du damier. Sur le socle d'un fou qui se trouve à ma droite est gravé un P. Je suis sûr qu'il vous représente, car c'est la première lettre de Paul. Voilà la raison de mon appel, vous faites partie de mon équipe. Le roi noir l'a voulu ainsi. Êtes-vous d'accord pour rentrer dans ce jeu avec moi ? M'aider à battre le roi noir ?

Puisqu'il vous connaît, savez-vous qui c'est ?

FIN DE L'EXTRAIT

Table des matières

Du même auteur

« Les pages blanches et la Falaise de sol »

« Objets »

« Alpha Cha et le tatouage de Jade »

« Meurtres dans un paysage qui n'est pas encore le nôtre »

« Main basse sur le sixième continent »

CHAPITRE I

La mort de Paula

CHAPITRE II

Les voyages

CHAPITRE III

L'Arbre

CHAPITRE IV

L'île du Kamas